

Savoir-faire d'exception à Genève

La Fondation Baur met en lumière une tisserande virtuose

En écho au voyage au Japon, en 1924, du créateur du Musée des arts d'Extrême-Orient, l'institution invite Uehara Michiko, experte des étoffes aériennes.



Fils variés pour kimonos et obis (ceintures).



Uehara Michiko, «Mousson», 2022. Cette étoffe de 24 mètres de long est composée de six fibres végétales différentes.

Irène Languin

Il y a cent ans, le couple Baur effectuait son unique voyage au pays du Soleil levant. Au printemps 1924, Alfred et Eugénie y découvraient avec ravissement les cerisiers en fleur, associés à la poésie empreinte de légèreté des «images du monde flottant» (*ukiyo-e*), qui culmine dans l'esthétique de l'estampe japonaise de l'époque d'Edo (1603-1868). En souvenir de cette délicate pluie de pétales roses, chaque mois d'avril, le fondateur du Musée genevois des arts d'Extrême-Orient écrivait quelques mots émerveillés, comme l'atteste son abondante correspondance.

C'est sous le triple signe du centenaire de ce périple, du 160^e anniversaire des relations diplomatiques entre la Suisse et le Japon et de cette grâce des matières et des motifs que Laure Schwartz-Arenales a placé l'exposition «Plus léger que l'air. Le vol de la libellule». Dans le cadre de cet événement temporaire évoquant les aspirations à la légèreté

qui traversent la culture nipponne, la directrice de la Fondation Baur a invité Uehara Michiko, as du tissage et des pigments, créatrice d'étoffes contemporaines aussi fines et vivantes que «l'aile de la libellule».

Savoir-faire prodigieux

Originaire de l'archipel d'Okinawa, cette artiste née en 1949 perpétue d'anciennes traditions textiles de sa région natale avec un savoir-faire prodigieux. «J'ai immédiatement été éblouie par la beauté de son travail et par son message, souligne Laure Schwartz-Arenales. Elle dispose d'une impressionnante virtuosité tout en ayant quelque chose à raconter.»

Œuvrant dans un lien symbiotique entre la technique (le tissage) et la nature (la matière produite par le ver à soie et les teintures à base de plantes de son jardin), Uehara matérialise dans des tissus ahurissants de finesse les paysages, la mer et les vents. À travers les motifs et les couleurs, son expression abstraite parvient à évoquer le cli-

«J'ai découvert qu'à épaisseur égale, le fil de soie est plus résistant que le fer.»

Uehara Michiko
Artiste tisserande

mat subtropical si particulier d'Okinawa qui, avant d'être ravagé par la Seconde Guerre mondiale, fut durant plus de quatre siècles le siège d'un royaume indépendant, jouant un rôle commercial et diplomatique de premier plan jusqu'à son annexion par le Japon impérial en 1879.

C'est en assistant à la naissance d'une cigale que la tisserande dit avoir eu l'idée de confectionner des étoffes semblables à de «l'air tissé», selon ses mots. À partir d'un seul fil ne subissant aucune torsion au sortir du cocon - un défi que ses pairs jugeaient impossible -, elle se lance dans la production d'étoffes aussi diaphanes et iridescentes que des ailes d'insectes. Après avoir tremblé de son audace, elle a observé avec surprise que tout se déroulait bien: «J'ai constaté que les fils de soie plus fins n'en étaient pas moins solides, écrit-elle dans le catalogue de l'exposition. Ce n'est que bien plus tard que j'ai découvert qu'à épaisseur égale, le fil de soie est plus résistant que le fer.»

Ces longues pièces tout en transparence sont présentées suspendues, ou déployées en gracieuses ondulations dans les vitrines - à l'instar d'un ouvrage monumental de 24 mètres baptisé «Mousson» et réalisé en trois mois pendant la pandémie de Covid, au rythme de la respiration de l'artisane et en fibres végétales. De manière didactique, l'accrochage propose au public des échantillons à toucher, lesquels permettent de se rendre compte de la texture quasi immatérielle des tissages. Un film montre aussi l'artiste à son métier, et des photos documentent outils, fibres et fils utilisés pour la confection des textiles.

Tricotant un pont entre contemporanéité et tradition, le musée met en regard ces travaux subtilement arachnéens avec des objets de la collection, porteurs, eux aussi de l'idée du flottement et de l'éphémère - beaucoup d'entre eux ont été achetés par Alfred Baur via son marchand Tomita Kumasaku, rencontré à l'occasion du voyage de 1924. Plumes vaporeuses et fleurs de

cerisiers ornent ainsi diverses boîtes à thé, écritaires ou coffrets, tandis que sur des plats, certains décors en émail cloisonné s'avèrent si gracieux qu'ils semblent défier la pesanteur.

Sur des estampes de Keisai Eisen (1790-1848), les kimonos de jeunes femmes dansent fugacement dans le vent et des libellules décorent étuis à pipe et gardes de sabres; symbole, pour les samourais, de force et de courage, l'insecte rappelle aussi la forme de l'île principale de l'archipel japonais. La proposition se clôt avec un clin d'œil à une autre libellule, géante celle-là: l'avion solaire imaginé par l'explorateur suisse Bertrand Piccard, doté d'ailes en carbone ultrarésistantes et légères, dont la structure fuselée converse opportunément avec les nervures ténues des tissus.

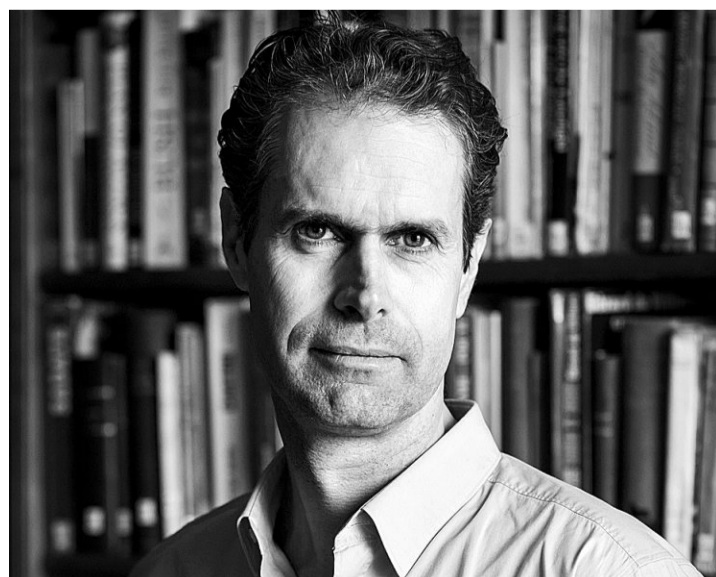
«Plus léger que l'air. Le vol de la libellule» Jusqu'au 2 février 2025 à la Fondation Baur, 8, rue Munier-Romilly. Ma-di 14 h-18 h, jusqu'à 20 h lors des visites commentées.

La Société de lecture renouvelle sa direction et annonce le printemps

Littérature

Le prochain semestre au 11, Grand-Rue a été présenté par son nouveau directeur Emmanuel Tagnard.

Si la Société de lecture de Genève bénéficie aujourd'hui d'une brillante visibilité dans la cité, c'est grâce à la directrice culturelle sortante, Delphine de Candolle. Son successeur Emmanuel Tagnard, lors de sa présentation du prochain programme, a salué l'œuvre accomplie par cette femme passionnée de lecture. En vingt-cinq ans, elle a fait des salons du 11, Grand-Rue le passage obligé de quantité d'auteurs et d'éditeurs suisses et français de premier plan. La direc-



Emmanuel Tagnard est un ancien journaliste de la RTS.

tion administrative a aussi changé de visage. Anne Huber-Sigwart succède à Lillian Chavan, qui a occupé ce poste pendant six ans.

Les rendez-vous se succéderont à un rythme soutenu de janvier à juin 2025, avec notamment un cycle de sept conférences, appelé «Demain l'Afrique». Ses participants sont trois femmes et trois hommes africains - romancières, anthropologue, diplomates, réalisateur -, et un professeur d'archéologie belge de l'Université de Genève. Ce cycle aura lieu de janvier à mars.

Des auteurs français dont les livres ont reçu des prix prestigieux ou les ont frôlés sont attendus dès la rentrée de janvier: Delphine Minoui, Sandrine Collette, Emma Becker, Olivier Norek,

Jean-Noël Orenge, Marie Darrieussecq, Michel Pastoureau, Christophe Bigot, Leïla Slimani.

Des personnalités suisses auront aussi la parole: l'artiste Not Vital, les auteurs Pierre Hazan, Daniel de Roulet, Bernard Comment, Bruno Pellegrino et Anne-Sophie Subilia, avec leur éditrice Caroline Coutau. Il sera aussi question de théâtre, grâce au partenariat avec le Théâtre de Carouge. De belles occasions de rencontre avec Maryse Estier et Clémence Longy, les deux adaptatrices du «Dindon» de Feydeau, avec Omar Porras, François Morel, Olivier Saladin et Olivier Broche, autour de «Art» de Yasmina Reza.

À noter aussi une programmation de quatre conférences en anglais et des activités pour le jeune public toujours bienvenu au

11, Grand-Rue (contes, ateliers masques et cuisine, échecs).

Rappelons que la Société de lecture existe depuis 1818. C'est une bibliothèque privée ne recevant aucune subvention publique. On peut en devenir membre le plus simplement du monde en s'inscrivant en ligne, à condition de s'acquitter de la cotisation annuelle qui est de 370 fr. (195 fr. pour les étudiants, 100 fr. pour les collégiens). Les membres bénéficient d'un tarif préférentiel pour les conférences et rencontres littéraires payantes ouvertes aux non-membres. **Benjamin Chaix**

Programme complet et renseignements pratiques sur societe-de-lecture.ch